



La Chasse au lion à l'arc :
une hallucinante aventure
à suspense.

MOI, UN NOIR (1958)

On est à Treichville, un quartier d'Abidjan, où une bande de jeunes Nigériens sont venus travailler comme manœuvres ou dockers journaliers. Ils triment la semaine et s'éclatent le week-end, en dansant la rumba. Ils se nourrissent de cinoche, de boxe, des mythes de l'Amérique... Jean Rouch leur a laissé carte blanche pour se raconter, mettre en scène leur propre vie, avec le droit de tout dire et de tout faire. Beau geste « d'anthropologie partagée ». Edward G. Robinson, c'est ainsi qu'il se surnomme, se charge du récit, en voix off, avec ses mots à lui, drôles, insolents, incantatoires. La bande-son est un magma riche, un flot de paroles, de bruits de rue, de chansons. Elle dialogue avec ce qui ressemble à du cinéma muet, très expressif, montrant les jeunes héros roulant des mécaniques, draguant les filles à la sortie de l'église, se baignant avec elles dans le fleuve. Déambulation dans « le Chicago de l'Afrique noire » et divagation, le collage est parfois confus, bricolé, mais réserve aussi des images sublimes, comme ce visage de danseuse en transe, surgissant de la nuit. Le film est si libre et audacieux, politiquement – aucun paternalisme de blanc, ni de dogmatisme idéologique ici – et formellement, qu'on a vérifié plusieurs fois sa date de sortie, en y croyant à peine.

Le choix du cinéphile

L'AFRIQUE SANS ŒILLÈRE

Bien plus créatifs que des documentaires, les premiers films de Jean Rouch sont des objets libres dont la modernité a séduit la nouvelle vague.

« En appelant son film *Moi, un Noir*, Jean Rouch qui est un Blanc tout comme Rimbaud, déclare lui aussi que "Je est un autre". Son film [...] nous offre le Sésame-ouvre-toi de la poésie. » Jean-Luc Godard a ainsi défendu Rouch dès 1959 dans les *Cahiers du cinéma*. On comprend pourquoi la nouvelle vague avait fait de ce connaisseur de l'Afrique une sorte de parrain d'adoption. Mélange de documentaire et de création, de goût du voyage et de souffle lyrique : le maître du cinéma ethnographique, disparu en 2004 dans un accident de la route lors d'une mission au Niger, alliait une éthique du regard et une esthétique profondément novatrice.

LA CHASSE AU LION À L'ARC (1965)

Un diamant brut, plus envoûtant encore que *Moi, un Noir*. Tourné sur sept années, ce film nous emmène à la frontière du Niger et du Mali, dans la brousse, « le pays de nulle part », proche d'un paysage lunaire. Les Peuls y vivent en harmonie avec le lion, qui ne s'attaque qu'aux vaches malades, assurant l'équilibre du cycle naturel. Mais il arrive que le félin rompe ce pacte, et il faut alors le chasser. Cette chasse obéit à un ensemble de règles et de rites précis, que Rouch filme avec une fascination contagieuse. De la fabrication des flèches à l'élaboration du poison, de la consultation des oracles au pistage du lion, tout ici est captivant. Plein de sortilèges et d'animaux sauvages (hyène, serval) saisis en gros plans terrifiants, ce film est une hallucinante aventure à suspense, où le danger est bien réel. Godard avait raison : Rouch est un poète. – **Jacques Morice**
| Jean Rouch : *Moi, un Noir*, le 12 oct., *La Chasse au lion à l'arc*, le 26 oct., versions restaurées | Dans le réseau MK2 et au Reflet Médicis, 5€.